

MICHEL SERPEAUD

LE CHANT DES SOUVENIRS

Itinéraire d'un chanteur classique

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :
<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de
simply-crowd.com qui ont permis à ce livre
de voir le jour :

...

...

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en
encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation
interdits pour tous pays.*

ISBN 9791042511005

Dépôt légal : octobre 2025

Les premiers sons harmonieux

Né dans un milieu artistique, les sons des instruments de musique de mon père résonnaient dans le ventre de ma mère quand elle me portait, lorsque mon géniteur répétait avant ses prestations musicales, sans oublier la belle voix lyrique de ma génitrice, qui ne se privait pas de chanter souvent à longueur de journée, pour s'encourager ainsi aux basses besognes du foyer. Pendant mon enfance, la visite hebdomadaire de son amie chanteuse au timbre de goulante, cette fameuse étrange dame aux cheveux très noirs et à l'allure masculine, m'impressionnait beaucoup. La diva, de sa voix chaude, entamait des chansons de rue...

Comment oublier les jeunes musiciens qui venaient le samedi soir chercher mon père pour animer les bals du week-end ? Ils portaient beau, rasés de près, cheveux noirs bien coiffés, parfaitement gominés et semblaient ravis de « breaker » leur vie de couple en s'échappant du foyer conjugal l'espace de deux jours pleins, à faire danser toute une société de loisirs de l'après-guerre. Je ne pensais pas les retrouver trente ans plus tard lors de mes premières prestations vocales, au cours de certaines soirées dansantes qu'ils animaient. Ces vieux briscards m'auront tant appris, tant donné sur ce métier de musicien par quelques ficelles scéniques que je mettrai en application pendant toute ma vie artistique.

Comment oublier aussi ma voisine de la rue des Mathias à Tasdon, Mme Garraud, ancienne pianiste du cinéma muet qui, par ses invitations répétées à son domicile presque mitoyen, me conviait régulièrement à venir caresser le clavier de son piano qui me portait lentement, au fil de mes premières années, à cette détermination future à engager coûte que coûte une carrière musicale, bousculant ainsi les traditions

de l'époque. Oh que oui, je fus pourtant maintes et maintes fois découragé de mes ambitions par des gens bien-pensants dans ces années-là, considérant que le métier d'artiste n'en était pas un et penser à un avenir plus stable et sérieux, était plus judicieux plutôt que de sombrer dans des rêvasseries qui ne me mèneraient à rien. Une souffrance intérieure m'envahissait alors mais sans changer de cap malgré tout. Je sentais déjà au plus profond de mon être cette sensibilité artistique dès mon plus jeune âge, que je ne pouvais encore canaliser. À l'école Bongraine à Tasdon, en primaire, dans la classe, je m'évadais secrètement dans un monde de rêve, laissant le maître d'école à son enseignement sûrement trop académique pour m'y intéresser, alors qu'il nous faisait découvrir cette fameuse poésie inoubliable de notre petite enfance : « Maître Corbeau sur un arbre perché, tenait en son bec un fromage... » de Jean de La Fontaine. À cet instant, déconnecté de cette belle fable, je traversais le miroir ; mon regard clair et ingénu, rempli de mélancolie, se portait vers une des fenêtres de la classe où j'apercevais à travers elle durant les longs hivers charentais, des petits oiseaux cherchant en vain quelques graines pour subsister. Ils revenaient ensuite se poser d'une manière désordonnée sur les fils électriques bien parallèles, telles des notes de musique sur une portée musicale. Quelle belle comparaison avec mes premières partitions de jeune apprenti violoniste ! Voudraient-ils m'honorer d'une belle mélodie en se posant confusément çà et là ? Puis les feuilles des arbres s'agitant au vent mauvais, entamaient un ballet incessant comme des petits rats d'opéra lors de fortes bourrasques passagères. Une girouette dansait un mouvement à trois temps en tournant mécaniquement sur elle-même :

— *Madame, vous semblez bien seule pour danser la valse ??...* murmurais-je discrètement.

— *Vivez-vous l'ennui à longueur de journée, selon le bon vouloir de Monsieur le vent ?*

Rouillée et usée par le temps, elle ne semblait répondre que par des grincements aigus et trop affairée à ses besognes, elle ignorait cependant mes regards.

Midi : la cloche de l'école retentissait avec son contraignant retour à la réalité du quotidien. Il fallait bien revenir sur terre, parmi le monde impitoyable et bruyant des humains.

À la maison, un disque 45 tours de la *Symphonie des Jouets* de Joseph Haydn se trouvait là en évidence à côté de l'électrophone. Ma mère, tout en repassant le linge, écoutait plusieurs fois sans se lasser cette merveilleuse et charmante petite musique. Il est vrai que les interventions d'appeaux imitant les sons du coucou et bien d'autres oiseaux de la forêt pendant le morceau vivifiaient mon âme d'enfant. Quelle pureté ! Quelle merveille ! Rien que la petite pochette du disque me ravissait avec son dessin à l'encre de Chine évoquant deux musiciens anciens sur un traîneau tiré par un superbe cheval ; image inoubliable, figée à jamais comme tant d'autres qui reviennent parfois dans ma mémoire au hasard de mon existence.

Bien d'autres disques classiques rangés méticuleusement dans les rayons du meuble bas, faisaient surtout le bonheur de ma mère, souvent seule au foyer et vaquant à ses nombreuses occupations. La musique adoucit les mœurs, dit-on, mais elle donne aussi du cœur à l'ouvrage et apporte souvent tant de motivations pour les contraintes de la vie.



Disque 45 tours en vinyle des années 60

Les études de violon (1960-1969)

Apprendre le violon très jeune était une tradition familiale. Ainsi, dès l'âge de sept ans, comme mes sœurs et mon frère, je commençai un peu contraint à suivre les cours de M. Gessi, un professeur particulier d'origine italienne. Chaque jeudi je prenais l'autocar de la ville pour me rendre rue des Saints-Pères, une vieille rue de La Rochelle où le maître résidait.

Il faut bien l'avouer, le violon ne me convenait pas trop et la réputation que possède cet instrument d'être le plus difficile et le plus contraignant à apprendre, confortait mon appréhension à pratiquer celui-ci. Néanmoins, cela me servit beaucoup pour jouer de la mandoline et du banjo quatre cordes, instruments accordés par quintes, de la même manière que le violon lorsque je décidai dans les années soixante-dix, de créer un groupe de musique celtique en Bretagne et plus tard le groupe folk « Cambrouze » à La Rochelle.

Chaque année, un concours de violon était organisé par mon professeur dans les locaux de l'École normale d'instituteurs de la ville. C'est là que je fis mes débuts sur scène dès l'âge de sept ans, avec les sueurs froides que l'on connaît dans ces circonstances. J'étais le plus jeune candidat et ma première partition ne contenait que quelques notes de musique de taille énorme. Cela faisait beaucoup rire Madame Hervé, l'accompagnatrice au piano. Mes parents dépensèrent beaucoup d'argent pour que leurs quatre enfants puissent apprendre le violon. Et pourtant, après seulement dix ans d'étude, je cessai les leçons... Toutefois rien n'est perdu en musique, surtout quand on débute très jeune et ces fastidieux cours du jeudi m'aidèrent énormément par la suite lorsque j'étudiai le chant classique, l'harmonie et le contrepoint au conservatoire.

Il me reste pourtant en mémoire le petit violon de mes débuts, l'odeur de la colophane servant à frotter l'archet, constitué de bois de pernambouc et de crin de cheval. Après chaque cours du jeudi, je reposais soigneusement le petit instrument dans son joli boîtier tout de bois verni. Pour rentrer à mon domicile, je devais attendre le bus à la station, devant l'énorme statue de l'amiral Duperré qui trônait fièrement depuis des siècles.

Pour m'encourager et me donner le goût de la musique classique, mes parents m'emmenaient souvent aux concerts de la Société philharmonique de La Rochelle, un grand orchestre symphonique dans lequel jouaient d'ailleurs mon père et mon frère. J'ai pu ainsi très jeune m'initier aux grandes œuvres classiques (Bach, Mozart, Beethoven...). J'admirais pendant la prestation de l'orchestre, la synchronisation parfaite des archets du pupitre des cordes ; j'étais très impressionné par la contrebasse et la puissance des cuivres.

Le concerto pour clarinette de Mozart devint mon air fétiche, tant cette musique empreinte de pureté céleste et d'une grande beauté, rafraîchissait déjà mon âme d'enfant. De longues notes jouées par cet instrument, montraient le génie du compositeur dans une simplicité d'écriture renversante. Transmettre autant d'émotion par celle-ci m'acheminait à chaque fois dans des aphorismes primaires de petit garçon.

Je ne remercierais jamais assez mes parents de m'avoir fortement poussé à étudier la musique dès mon plus jeune âge. Cela aura été le fil conducteur de mon existence, un métier, une petite lueur, une discipline et ce à quoi je pus m'accrocher dans les pires épreuves de ma vie.

Soixante années de musique vous marquent à jamais et vous protègent ; mais je ne compte pas en rester là. Continuer sous d'autres formes plus altruistes, avec le devoir d'aider les nouvelles générations passionnées par cet art immuable, devient aujourd'hui mon quotidien.